

Roland D. POSNER : Rational Discourse and Poetic Communication, Methods of Linguistic, Literary and Philosophical Analysis, Coll. Janua Linguarum, Series Major 103, Mouton, Berlin, 1982, 258 p.

Dermot Ronan Collis

Volume 8, Number 1, 1984

L'archéologie du social

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006188ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006188ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Collis, D. R. (1984). Review of [Roland D. POSNER : Rational Discourse and Poetic Communication, Methods of Linguistic, Literary and Philosophical Analysis, Coll. Janua Linguarum, Series Major 103, Mouton, Berlin, 1982, 258 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 8(1), 166–169. <https://doi.org/10.7202/006188ar>

RÉFÉRENCE

HELMS M.W. et O. Loveland (éds)
1976 *Frontier Adaptation in Lower Central America*. Philadelphia: Institute for the Study of Human Issues.

Marie-France Labrecque
Département d'anthropologie
Université Laval

Roland POSNER : *Rational Discourse and Poetic Communication. Methods of Linguistic, Literary and Philosophical Analysis*, Coll. Janua Linguarum, Series Maior 103, Mouton, Berlin, 1982, 258 p.

Cet ouvrage se compose d'essais où l'auteur, d'une part, démontre les limites des méthodes traditionnelles de description et, d'autre part, examine celles disponibles afin de déterminer s'il y a lieu d'adopter des approches nouvelles pour aborder les études linguistiques, littéraires et philosophiques.

Le premier chapitre – *Semiotic Foundations of Text Theory* – prend comme point de départ que le texte est un signe complexe. L'auteur y esquisse un tour d'horizon de l'encadrement sémiotique général et soutient qu'on ne peut comprendre le texte de manière adéquate sans faire la distinction entre la signification et l'usage des signes. C'est à bon escient qu'il souligne cette distinction. Par contre, il est plus difficile de la faire si on n'arrive pas d'abord à résoudre le problème de l'identité du signe. La linguistique anglo-saxonne prône actuellement l'étude de l'usage des signes sous l'en-tête de la pragmatique aux dépens de la sémantique. À ce sujet, l'auteur fait remonter les sources des arguments en faveur de la pragmatique aux travaux de Charles W. Morris. Toutefois, il ne touche pas au problème de l'identité du signe en soi, préférant indiquer – ailleurs que dans le premier chapitre – quelques méthodes qui pourraient contribuer à sa résolution. L'une d'entre elles consiste à considérer la distribution complémentaire comme l'indice de l'identité du signe. Tout comme, en phonologie, deux phonotaxèmes en distribution complémentaire peuvent signaler deux manifestations d'un même phonème, ainsi, selon Posner, deux manifestations d'un même signe en distribution complémentaire peuvent indiquer l'identité d'un même sémème. Dommage qu'il n'insiste pas plus là-dessus. L'hypothèse sous-jacente sera valable dans le cas sémantique comme dans le cas phonologique si, et seulement si, l'unité à identifier est indépendante de sa manifestation.

Le second chapitre – *Meaning and Use of Sentence Connectives in Natural Language* – prolonge le traitement du thème abordé dans le premier. L'auteur y démontre qu'un mot employé dans une situation peut servir pour signifier son opposé dans une autre situation. Par conséquent, il est nécessaire de distinguer non seulement les divers usages du signe véhicule mais aussi les usages différents de sa signification. Le procédé préconisé consiste à grouper des significations autour des signes. Inversement, grouper des signes autour des significations permettrait une formalisation où la signification est centrale et où l'usage sélectionne le signe. Cela me semble plus économique en linguistique anthropologique tout comme en traduction automatique. Il y a plus de parallèle entre le concept du phonème et celui de sémème qu'entre le phonème et le signe. Si le phonème et le sémème peuvent se comprendre comme des ensembles de rapports existant en tant qu'ensembles à cause de leurs oppositions, ils sont aussi moins nombreux que leurs manifestants.

Le troisième chapitre – *Iconicity in Syntax : The Natural Order of Attributes* – traite de l'iconicité des signes, c'est-à-dire l'attribution d'une propriété trouvée dans le signe véhicule à l'objet désigné par le signe. Le système du langage se code en partie d'une manière telle que les propriétés du signe ressemblent aux propriétés du référent. L'auteur cite le cas de la variation possible de la position des attributs pronominaux en anglais. Il le résume avec la règle selon laquelle la proximité locale avec le nom principal indique la proximité dérivationnelle.

La règle qui se formalise à la manière de la grammaire transformationnelle de Noam Chomsky repose sur la fiction que la *dérivation* (parataxique ?) se compare ou est équivalente au développement syntaxique de la phrase. Plus spécifiquement, la règle veut dire que la signification du signe spécifiant porte sur le spécifié proportionnellement au degré de proximité de son rang à celui du spécifié. Or, si la dérivation peut se comparer au développement de la phrase du point de vue sémantique, c'est parce que la règle ne concerne pas les catégories syntaxiques. Dans ce cas, on se pose la question suivante. Pourquoi introduire la syntaxe dans la discussion ? Ou encore, pourquoi se servir d'un modèle de formalisation linguistique si peu hospitalier à la sémantique ?

Le quatrième chapitre – *Types of Dialogue : The Pragmatic Interpretation of Syntax in Discourse* – traite des constructions syntaxiques équivalentes en sémantique et démontre que certaines d'entre elles ne sont pas équivalentes en pragmatique. Les constructions diffèrent en ce qu'elles attribuent une importance communicative qui varie en rapport avec les informations transmises. Dans un dialogue, l'emploi de ces constructions syntaxiques permet au locuteur d'entretenir l'attention de son interlocuteur sans dévoiler ses propres intentions communicatives. Par contre, il n'est pas nécessaire que l'interlocuteur se soumette à la manipulation linguistique; il peut utiliser quelques moyens de continuer le dialogue et ainsi appliquer celui-là à sa propre pensée créative. Il est évident que cette méthode d'analyse du discours et de classification des genres de dialogue jette un regard nouveau sur la présentation du message et son effet sur sa compréhension. Le message permet l'analyse logique et devient ainsi une constante. Or, la compréhension du message est une variable qui dépend de la manière dont ses éléments sont enchâssés dans l'ensemble. Ici, l'importance de la distinction à faire entre, d'une part, la signification et, d'autre part, l'usage est rendue explicite et l'auteur franchit les frontières étroites de la linguistique pour embrasser toute la théorie de la communication.

Le cinquième chapitre – *Poetic Communication versus Literary Language – or : the Linguistic Fallacy in Poetics* – traite de la créativité en poésie et des approches possibles pour l'analyser. Selon l'auteur, il n'y a pas de système de signes qui détermine toutes les propriétés de l'expression qu'il génère. La poésie se sert de toutes les propriétés du langage qui ne sont pas préalablement codées afin de réduire l'effet automatique de la grammaire; de plus, elle se sert des codes non linguistiques utilisés pour la compréhension de la société. La communication poétique ne peut ainsi s'expliquer ni par l'analyse linguistique réduite à l'analyse grammaticale, ni par des études littéraires qui n'examinent que les codes traditionnels. Ceux qui restent à analyser, selon l'auteur, sont les procédés spéciaux qui créent des codes esthétiques nouveaux dans des situations socio-culturelles données. Semblable tâche peut s'accomplir sur la base plus large de la sémiotique culturelle.

Au sixième chapitre, l'auteur explore la méthodologie développée par Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss ainsi que le concept d'équivalence comme instrument analytique, le procédé d'analyse, la synthèse et la description du niveau sémantique. Par la suite, l'auteur compare toute la méthodologie de la mythologistique à l'analyse de la réponse du lecteur selon la méthode de Riffaterre. Il n'oppose pas les relations logiques de la linguistique structurale et les rapports pragmatiques, mais il indique que tous deux ont des lacunes et que chaque génération continuera à évaluer les poètes selon ses lumières.

Il y a ici de quoi intéresser l'anthropologue qui y verra, non un rapprochement nouveau de la linguistique et de l'anthropologie, mais l'émergence d'une approche inter-disciplinaire munie de procédés de vérification. L'auteur n'est pas avocat du formalisme hâtif car cela ne rend que plus difficile la vérification. Cependant, les deux méthodes examinées sont destinées, dans une certaine mesure, à contribuer à la modélisation de la composante culturelle dans l'intelligence artificielle.

Au septième chapitre – *Linguistic Tools of Literary Interpretation, Two Centuries of Goethe-Criticism* –, l'auteur suit l'histoire de la critique littéraire allemande en prenant comme exemple le poème « À la lune » (*An den Mond*) de Johann Wolfgang von Goethe. On accompagne l'auteur à travers les illustrations du traitement selon les genres du premier romantisme, le genre *Biedermeier*, le néo-romantisme, le réalisme, l'impressionnisme, l'interprétation du symbolisme dans le poème et, pour finir, la méthode de Roman Jakobson. L'auteur pose la question pragmatique : « Comment doit-on traiter un texte donné pour un public donné ? ». Celui qui suit attentivement l'auteur remarque qu'il ne cite pas le cas de l'interprétation la plus renommée du poème de Goethe « À la lune », la freudienne. On se demande pourquoi.

Au huitième chapitre – *Semiotic Paradoxes in Language Use, with Particular Reference to Laurence Stern's Tristram Shandy* –, l'auteur débute avec l'affirmation que « la sémiotique générale vise le développement des instruments théoriques nécessaires à la compréhension systématique et la description uniforme de tous les processus des signes. Cela présuppose une sémiotique comparée qui identifie des systèmes actualisés de signes et des processus de signes, et les examine pour situer leurs similarités et leurs différences ». Il aborde la discussion de la communication multi-media pour postuler que « des processus de signes radicalement différents se produisent simultanément autant dans l'emploi du langage que dans la communication multi-media ». Il examine des exemples de paradoxe, d'antinomie et de mimesis pour conclure avec la suggestion méthodologique que les sémioticiens devraient aborder l'analyse de la langue naturelle à partir de l'occurrence de paradoxes sémiotiques. Il justifie la suggestion par ces observations : « celui qui peut faire simultanément deux affirmations mutuellement contradictoires dispose de plus d'un niveau d'expression » ... et « ... par le développement d'un procédé fiable pour séparer les niveaux différents d'expression dans l'usage de la langue, la sémiotique peut contribuer à l'éclaircissement de notre propre comportement linguistique et à notre protection contre la manipulation par le comportement d'autrui ».

Ce qui plaît au lecteur, c'est la lucidité de l'exposition de l'auteur qui distingue assez nettement entre, d'une part, l'emploi du métalangage et l'emploi de la langue naturelle et, d'autre part, l'emploi simultané de niveaux différents de langage. Cet exposé se particularise aussi grâce à sa pondération des méthodes pratiques et de leurs implications philosophiques et déontologiques. On y trouve des considérations nécessaires et sérieuses qui méritent le respect.

Dans le neuvième chapitre – *Discourse as a Means to Enlightenment* –, l'auteur aborde certains aspects de la philosophie de la communication. Il reprend la controverse entre les philosophes contemporains allemands Albert et Habermas concernant les conditions adéquates et nécessaires pour un « discours » ou dialogue qui cherche la compréhension commune des normes et des postulats qui guident les actions. Il cherche l'origine des idées recues dans l'histoire sociale et démontre certains rapports tels que ceux qui s'emploient dans les procédés de légitimation. L'auteur emploie un mot clé de la pensée sociale européenne contemporaine, à savoir « l'émancipation » (des solutions périmées). Il esquisse quelques traits qui indiquent le chemin vers des lumières nouvelles, avec simplicité et conscience sociale. Le sémioticien canadien se trouve soulagé de se trouver déjà loin des ironies désespérées de notre MacLuhan telles que « le medium est le message » – qui est une manière historique de dire que le medium univoque est indigeste.

À la lecture de ce livre, on est invité à entendre un discours que l'auteur déroule, choisissant tantôt le protagoniste d'une thèse, tantôt celui de l'antithèse. On y trouve ce qui est le point de mire de la sémiotique, écrit dans un style qui reflète du respect pour le lecteur. Tout est bien documenté. Il y a une bibliographie de onzes pages serrées, un index de noms et un autre de sujets. Ce qui étonne, c'est la qualité de la traduction anglaise de l'original allemand, faite par l'auteur lui-même. Elle est bien au-dessus du niveau moyen des textes écrits en anglais sur ce sujet par des auteurs de souche anglophone.

Dermot Ronan Collis
CIRB
Université Laval

D. SIBLEY : *Outsiders in Urban Societies*, Basil Blackwell, Oxford, 1981, 212 p., bibliographie, index.

Il s'agit d'un livre étrange, hésitant entre des propositions épistémologiques et méthodologiques, des données ethnographiques et des réflexions issues d'une recherche comparative. Le produit final n'a rien d'un produit fini; au contraire, le lecteur garde une impression d'inachevé. S'il y a là une unité, elle se trouvera au niveau des intuitions fondamentales et non à celui de la rigueur d'expression ou de démonstration.

Au départ, l'objet semble à peu près évident. Dans nos sociétés urbaines, industrielles, capitalistes, sédentaires, coulées dans le béton et l'asphalte, des groupes survivent encore sans se conformer au modèle dominant. Celui-ci est intrinsèquement orienté vers le changement, alors que ces cultures marginales ressemblent fort à ce qu'on appelle des « sociétés traditionnelles » : stables, cherchant à se reproduire telles quelles, orales, etc. Tirant leurs possibilités matérielles d'existence des opportunités offertes par la société majoritaire, ces cultures seront nécessairement dépendantes, sans pour autant s'en plaindre. Il est en effet probable que seule une assimilation totale au modèle industriel leur permettrait de sortir de leur état de domination, mais elles rejettent cette possibilité, car ce serait une forme de suicide culturel. Leur vie se passe donc entre l'écueil de la conformité absolue au modèle dominant et celui de l'indifférence totale envers la société majoritaire, deux solutions *impossibles*.

La situation est complexe, car la société dominante se préoccupe beaucoup de ces étrangers en son sein, fascinée qu'elle est par ces survivances sympathiques (rappels d'un temps où on pouvait courir les routes, souvenirs d'une humanité plus simple et naturelle) mais dangereuses (pour la moralité et les valeurs foncières). Il faudra donc, à défaut de pouvoir les transformer, *imposer un ordre* aux marginaux, leur assigner un lieu socialement acceptable où ils pourront être à l'aise – social-démocratie oblige – sans cependant l'être trop, car il faut les inciter à adopter le mode de vie de tout le monde. La plus grande partie du livre est ainsi consacrée à décrire et critiquer les politiques officielles envers les semi-nomades : emploi, sécurité sociale, éducation, lieux d'établissement, etc.

L'ethnologue et le spécialiste des minorités ethniques seront ici en terrain connu, car l'un et l'autre sont des habitués de ces situations bizarres où les arguments économiques se confondent avec les nécessités culturelles pour produire des contacts d'univers qui restent différents tout en étant opposés et complémentaires. L'originalité du livre de Sibley tient d'abord au cas qu'il a choisi d'approfondir : les gitans britanniques lui fournissent l'essentiel de ses matériaux ethnographiques, qu'il complète par l'exemple des tinkers irlandais. Cela montre assez que l'opposition fondamentale est entre semi-nomades